

Laurence Mercier

Université d'Angers.
Doctorante d'Espagnol

**Droits de l'homme et questions migratoires dans
Parle-moi un peu de Cuba de Jesús Díaz.**

“Dime algo sobre Cuba” est le quatrième roman de Jesús Díaz. Né à La Havane en 1941, il participe à la lutte étudiante contre le dictateur Fulgencio Batista. Capitaine de l'Armée Rebelle dans la Sierra Maestra, il adhère totalement à l'esprit de la Révolution. Professeur de Philosophie et Lettres de l'Université de La Havane, il dirige le quotidien *Juventud Rebelde* (1965-1966) et crée son supplément littéraire, *El Caimán Barbudo* qu'il dirige également de 1966 à 1967. Il est par ailleurs membre du conseil de rédaction d'une autre revue théorique de sciences sociales : *Pensamiento crítico* (1967-1971). Plusieurs de ses écrits sont récompensés. En 1966, il obtient le prix Casa de las Américas pour *Los años duros*, un recueil de nouvelles inspirées de ses combats. En 1968, il devient militant du Parti Communiste de Cuba.

En 1987, son premier roman *Las iniciales de la tierra* rencontre beaucoup d'obstacles à sa publication, et pour cause, puisque la critique internationale y lit un regard distancié sur certains aspects de la révolution. Par la suite, le manuscrit de son second roman *Las palabras perdidas* est confisqué. En 1992, après un voyage à Zurich, son article « Los anillos de la serpiente » le condamne à l'exil. Il publiera ensuite *La piel y la máscara* en 1996, *Dime algo sobre Cuba* en 1998, *Siberiana* en 2000 et *Las cuatro fugas de Manuel* en 2002. Tous ces romans, dans des contextes différents, traitent plus ou moins de la liberté de circulation internationale. Il s'installe d'abord à Berlin où il est professeur de l'académie de cinéma puis à Madrid où il fonde en 1996 la revue *Encuentro de la Cultura Cubana* qui se propose de donner la parole à tous les acteurs de la culture cubaine, aussi bien ceux de l'île que ceux de l'exil. Jesús Díaz est décédé de mort subite à Madrid le 3 mai 2002 à l'âge de 61 ans.

Écrit en 1998, *Dime algo sobre Cuba* se situe en 1994 et raconte l'histoire d'un Cubain arrivé clandestinement à Miami. Il doit passer une semaine caché sur la terrasse de la maison de son frère émigré en 1980, lors de l'épisode de Mariel.¹ Il va être exposé au soleil et affamé pour avoir l'air d'un « balsero ». ² Staline Martínez a opté pour ce stratagème parce que ces « balseros » sont les seuls réfugiés que le gouvernement américain accepte sans restriction. Il se remémore alors les événements qui l'ont conduit là. Les raisons de son départ sont personnelles mais aussi politiques.

Droits de l'homme et questions migratoires dans *Parle-moi un peu de Cuba*.

Parle-moi un peu de Cuba, est un roman dont l'intrigue est liée aux lois de l'immigration entre Cuba et les États-Unis. Quelques questions se posent à ce sujet : à quelles conditions le départ de l'île a-t-il été possible et quelles règles régissent l'accueil à Miami ? À quel prix les Cubains trouvent-ils asile aux États-Unis ?

¹ Entre le 23 avril et le 20 juin 1980, environ 125 000 Cubains quittent leur île par le port de Mariel pour trouver refuge aux États-Unis.

² Les « balseros » sont ces Cubains qui tentent de rejoindre les côtes américaines sur des radeaux de fortune.

Si Jesús Díaz soulève ici plus particulièrement la question des conditions d'émigration des « balters », il témoigne également, au travers des personnages secondaires, des vagues de départ précédentes légales ou illégales.

Par le questionnement que le roman fait naître et parce qu'il est malgré tout une expression -fictive, certes- d'un ressenti ou d'un vécu dans un cadre particulier et dans des circonstances spécifiques, le choix de l'expression romanesque permet d'être tout aussi efficace que le témoignage documentaire pour le lecteur averti (autrement, comment expliquer les obstacles à la publication rencontrés par ses premiers romans ?). L'auteur, par le biais des péripéties du protagoniste, donne à voir une certaine réalité.

Dans ce cas précis, comment comprendre les aventures de Staline Martínez si l'on ignore comment fonctionne la politique de l'immigration entre ces deux pays ? Une lecture approfondie du roman amène à s'intéresser aux différentes vagues d'émigration cubaine vers les États-Unis, à analyser comment la politique se traduit dans le roman et quels comportements des personnages elle induit.

Dès la première page, Staline Martínez, héros (voire anti-héros) de ce roman, pose les conditions qui l'ont conduit à opter pour le stratagème imaginé par son frère.

Pas une seconde, lui avait dit son frère, il ne devait oublier qu'il était entré illégalement aux États-Unis en venant d'un pays tiers et non de Cuba. S'il était découvert, dans le meilleur des cas il lui faudrait un an et un mois pour obtenir un permis de séjour et de travail, treize mois durant lesquels il devrait vivre à la charge de sa famille ou de la charité des anglicans ou des baptistes, en pelant de froid dans un refuge du nord ou du mid-west où personne, même pas les chouettes, ne parlait espagnol. Il ne pouvait assumer la première solution, lui avait-il dit, et il ne lui recommandait pas la seconde. Et donc, pour résoudre le problème, il avait élaboré un plan selon lequel son séjour sur la terrasse devait être absolument clandestin. [...]À Miami, les gens étaient très cancaniers ; tous, Anglois, Juifs, Hispanos et Noirs, détestaient les Cubains, parce qu'ils étaient jaloux de leurs succès, et cette information une fois connue, plus rien ne pourrait l'empêcher de se répandre et d'arriver jusqu'à la police.³

Ce passage fait référence à plusieurs lois qui régissent les mouvements migratoires entre Cuba et les États-Unis. Citons tout d'abord la « ley de ajuste cubano » de novembre 1966 qui permet aux Cubains arrivés illégalement d'obtenir le droit de résidence permanente aux États-Unis, un an et un jour après leur arrivée. Cette loi laisse deux alternatives à Staline Martínez : vivre aux crochets de son frère ou passer un an dans un camp dans le nord des États-Unis. Aucune de ces options n'est envisageable, c'est pourquoi les deux frères imaginent de détourner une seconde loi promulguée en 1994, suite à la crise des balters. Cette année là, le gouvernement américain a signé avec Cuba un accord qui permet la délivrance de 20 000 visas par an et institué la politique connue sous le nom de loi « pied sec, pied mouillé ». Celle-ci accorde le droit de résidence à tous les Cubains qui atteignent la terre ferme tandis que ceux qui sont interceptés en mer sont refoulés. Staline Martínez doit donc faire mine d'avoir traversé le détroit de Floride puis compter sur la chance et les courants favorables tout en espérant que les garde-côtes n'intercepteront pas son radeau lorsque, à la fin du récit, il dérive à quelques milles des côtes.

Tout au long du roman le héros enchaîne des péripéties qui montrent l'absurdité de la situation et soulignent la complexité des relations entre Cuba et les États-Unis. Chaque décision de l'un de ces pays entraîne une riposte de l'autre sous forme de représailles. Il convient de considérer que la politique des États-Unis à l'égard de l'immigration cubaine a toujours eu en ligne de mire la déstabilisation de la révolution. À l'avènement de celle-ci, il s'agissait de constituer une base à la contre-révolution et de provoquer par la même occasion une fuite des cerveaux et des savoir-faire. Ce rôle stratégique contre-révolutionnaire donne

³ Jesús Díaz, *Parle-moi un peu de Cuba*, traduit par Jean-Marie Saint-Lu, Paris, Métailié, 1999, pages. 11 et 12.

aux émigrés Cubains de cette période une importance politique qui explique leur statut privilégié. De la sorte, en transformant tout Cubain foulant leur territoire en réfugié politique, les États-Unis font de la migration un événement politique. Cependant, au fil des années, des tentatives de déstabilisation avortées et des vagues d'immigration plus ou moins contrôlées, les États-Unis vont moduler l'accueil fait aux Cubains.

Les répercussions de ces rapports conflictuels entre les deux états ont brisé des familles et des destins. Ce problème est également évoqué dans d'autres œuvres de Jesús Díaz comme le roman *La peau et le masque*⁴ ou le film *Lejanía* (1985). L'exil a séparé parents et enfants, divisé les fratries, disloqué les familles. Staline et Lénine Martínez ressassent certaines rancœurs.

Il détestait son frère de l'avoir confiné dans cet enclos comme un criminel et de ne pas être disposé à l'entretenir pendant treize mois, mais d'un autre côté il lui était reconnaissant de ne pas avoir réglé avec lui des comptes anciens, de courir le risque de le cacher et surtout d'avoir inventé toute une stratégie pour résoudre, en une semaine, le problème dans lequel lui, Martínez, s'était fourré tout seul.⁵

Quels sont ces comptes anciens qu'ils ont à régler et quel est le problème de Staline Martínez ? Cette semaine passée sur la terrasse incitera Staline à décider « de reconstruire en détail l'inextricable somme d'événements qui l'avaient conduit jusque-là, pour voir s'il pouvait comprendre ce qui lui était arrivé, et surtout se comprendre lui-même. »⁶

Il s'avère que Lénine Martinez (qui se fait appeler Léo depuis qu'il vit à Miami) et qui est le frère aîné de Staline, a été un cadre du Parti. Cependant, il a quitté l'île en 1980 lors de l'épisode de Mariel dont voici un bref résumé : le 1^{er} avril 1980, une tentative d'occupation de l'ambassade du Pérou par des individus qui espèrent obtenir un visa pour les États-Unis par le biais d'un pays tiers, se solde par la mort de l'un de ses gardes. Le gouvernement Castro, mécontent de l'absence de coopération du gouvernement péruvien, décide de retirer la protection de l'ambassade et d'autoriser tous ceux qui le souhaitent à s'y rendre. En moins de 3 jours, 10 000 personnes occupent l'ambassade du Pérou. Ce genre d'incident est encouragé par les États-Unis qui voient là une manifestation de rébellion du peuple. La réponse de Castro est la suivante : il annonce que tous ceux qui veulent partir peuvent le faire. Le port de Mariel est désigné pour recevoir les centaines de bateaux en provenance des États-Unis qui viennent chercher les Cubains candidats à l'exil et un certain nombre de personnes indésirables qui croupissaient en prison ou à l'asile.

Le départ de Lénine a été vécu comme un abandon, une trahison, et Staline a été obligé de le renier publiquement pour afficher sa fidélité à l'état cubain. Celui qui était un brillant avocat est devenu clown et anime des goûters d'anniversaire. Il n'est pas fier de sa reconversion et souffre de cette rupture familiale mais assume sa décision -pour gagner la paix sociale et refermer la blessure de l'absence, Staline et sa sœur Stalina ont, de leur côté, intercepté le courrier que Lénine avait écrit à la famille et l'ont banni de leurs conversations-. Lénine s'est marié à Miami avec une Cubaine qui parle le spanglish et souffre d'obésité. Ils ont un fils de 5 ans qui porte un prénom américain -Jeff- et vivent dans une maison dont le confort émerveille Staline. Lénine n'est pas vraiment heureux mais il a choisi l'exil et semble avoir fait un trait sur son passé. A la surprise de Staline,

⁴ *La Peau et le masque*, traduit de l'espagnol par Florence Bourgade, Métailié, Paris, 1997, 233 p.

⁵ *Ibid.*, page. 13.

⁶ *Ibid.*, page. 14.

son frère ne lui avait pas flanqué sa victoire au visage, comme si l'exil et l'expérience de tant de déchirements avaient changé son caractère.⁷

Martínez s'était alors interrogé sur les raisons d'un changement si profond dans le caractère de son frère, mais ce n'est qu'après, maintenant, sous le soleil déclinant de la terrasse, qu'il put comprendre avec exactitude, grâce à sa propre expérience, que Lénine connaissait l'inaffable sentiment de faute lié à l'exil. Il commençait lui-même à souffrir de cette inguérissable blessure.⁸

Il s'agit bien d'exil puisque, à partir du moment où ils le quittent sans autorisation, les Cubains ne peuvent plus rentrer dans leur pays. Pourtant, la commission interaméricaine des Droits de l'Homme est très claire sur le point suivant : toute personne a le droit de vivre dans son propre pays, d'en sortir et d'y revenir quand elle le souhaite. Ceci est un droit élémentaire reconnu par tous les organismes internationaux de protection des droits de l'homme.

La législation cubaine ne reconnaît pas à ses citoyens le droit de sortir et de rentrer de leur pays puisqu'ils doivent demander une autorisation qu'on ne leur accorde qu'avec parcimonie. Bien que les démarches aient été simplifiées, les critères politiques sont à l'origine de l'accord ou du refus. Lorsque les autorités refusent un visa, il n'est pas possible de faire appel de cette décision.

Contrairement à son frère, Staline n'est pas impliqué dans la vie politique. Il subit plus qu'il n'agit. Staline vit à Cuba, dans une île où l'on manque de tout depuis l'instauration de la « période spéciale » en juillet 1990, suite à l'effondrement de l'économie cubaine provoqué par l'éclatement de l'URSS. Des centaines de bicyclettes ont été importées de Chine pour faire face à la crise du combustible, le rationnement est aggravé dans tous les domaines et Cuba est plongée dans une véritable économie de survie. De surcroît, le 24 septembre 1992, le président Bush a adopté le projet de loi Torricelli renforçant l'embargo américain. Cette loi vise à provoquer une explosion sociale et entraîner la chute du communisme.

Dans la sphère commerciale, la loi Torricelli établit deux sanctions fondamentales : premièrement, elle interdit le commerce entre les compagnies américaines établies dans un pays tiers et Cuba. Deuxièmement, elle interdit aux bateaux qui arrivent à Cuba pour y faire du commerce d'accoster dans un port des USA ou de ses possessions pendant 180 jours après avoir quitté le port cubain.

Malgré le vote par l'ONU d'une résolution demandant la fin de l'embargo qui dure depuis 1962 (il a été promulgué par J.F. Kennedy), le congrès américain reste inflexible. Il résulte de tout cela que le peuple cubain est l'otage d'un bras de fer entre le gouvernement de Fidel Castro et ceux qui se sont succédés aux États-Unis.

Le parcours de Staline Martínez :

Par deux fois, Staline se rendra aux États-Unis : paradoxalement, ce sont les difficultés qu'il rencontre lors de son retour volontaire qui le poussent à repartir illégalement.

Lors d'un premier épisode, Staline prend un ferry pour rentrer chez lui, mais il s'avère que le bateau est détourné par un groupe de candidats à l'exil. Le comportement des passagers pris en otages met en relief certains événements de cette période. Ce détournement est un acte de terrorisme. L'un des trois pirates menace le timonier avec un pic à glace tandis qu'un autre s'est emparé de la mitrailleuse du garde. Ils tiennent ainsi en respect l'équipage et les passagers du bac « la Nouvelle Aurore ». Il faut avouer cependant qu'ils ne rencontrent pas beaucoup de résistance ou d'opposition. Il s'avère que les passagers redoutent davantage les

⁷ Ibid., page. 110.

⁸ Ibid., page. 111.

représailles de l'état cubain que les armes des pirates car ils savent que les militaires n'ont pas d'états d'âme vis à vis des déserteurs.

Dans ce passage il est fait référence à un événement qui a ébranlé la population. Celui-ci s'est réellement produit le 13 juillet 1994. Le rapport consulté fait état des faits suivants : Vers les 3 heures du matin, 72 personnes de nationalité cubaine qui tentaient de quitter l'île en direction des États-Unis prirent la mer à bord d'un vieux remorqueur appelé le «13 de marzo » depuis le port de La Havane. Cette embarcation appartenait aux Services maritimes du ministère des transports. Selon les témoins qui survécurent au naufrage, le remorqueur était à peine sorti du port qu'il fut pourchassé par deux bateaux de ce même ministère. Au bout de 45 minutes, alors que le remorqueur se trouvait à 7 miles des côtes cubaines, deux autres bateaux équipés de réservoirs et de lances à eau, surgirent et tandis que l'un d'eux bloquait le remorqueur à l'avant, l'autre l'emboutissait à l'arrière, brisant la poupe en deux. Les deux autres embarcations se placèrent alors de chaque côté et lancèrent de l'eau sous pression sur tous les passagers qui étaient sur le pont sans épargner les femmes ou les enfants. Le remorqueur coula et l'on dénombra 41 morts. Les survivants assurèrent que les passagers des quatre bateaux des services maritimes étaient habillés en civil et qu'ils ne leur portèrent pas secours alors que le remorqueur coulait. Comme un bateau grec arrivait dans les parages, deux vedettes de garde-côtes cubains secoururent 31 survivants. Ils les emmenèrent au poste puis au centre de détention de Villa Marista qui est également le quartier général de la sécurité de l'État. Les femmes et les enfants furent libérés mais les hommes furent emprisonnés.⁹ Les esprits ont été d'autant plus marqués par cet événement que ce sont des Cubains qui ont tiré sur d'autres Cubains. Le 5 août 1994, des centaines de Cubains se réunirent sur le Malecón¹⁰ pour protester contre le gouvernement.

Les passagers de « La Nouvelle Aurore » redoutent donc, à juste titre, que les faits ne se répètent car les menaces du commandant sont explicites.

- Sergent, préparez la mitrailleuse ! ordonna le commandant Prieto. On va leur envoyer du plomb.
- Faites pas le con !
- Qu'avez-vous dit, sergent ?
- Ce sont des Cubains comme vous et moi, s'excusa le sergent, perplexe. On ne peut pas leur tirer dessus.
- Celui qui abandonne sa patrie n'est pas Cubain ! décréta Prieto. Préparez la mitrailleuse.¹¹

La réalité rejoint la fiction dans certains détails comme celui-ci : un certain Fidencio Ramel Prieto était à cette époque, le chef de la direction maritime du port de La Havane. Il était également secrétaire du parti communiste de Cuba.

Le 7 mars 1995, la commission des droits de l'homme réunie à Genève, approuva la motion présentée par les Etats-Unis condamnant Cuba pour violation des Droits de l'Homme lors de l'attaque du remorqueur « 13 de Marzo ».

Lorsque Staline et les passagers du bateau détourné arrivent à Key West, ils sont accueillis par les caméras de télévision puis répartis en deux groupes : d'un côté les 17 qui allaient demander l'asile politique ; de l'autre les 2 qui avaient demandé à retourner à Cuba. Pendant que les uns sont conduits au Centre de réfugiés Cubains de Key West, les autres sont isolés au Bureau de l'Immigration. Staline contacte son frère qui le rejoint et lui conseille de rester à Miami mais Staline préfère rentrer au pays afin d'y retrouver sa femme.

⁹ Traduction d'un extrait du rapport de la commission interaméricaine des droits de l'homme du 16 octobre 1996, informe n°47/96.

¹⁰ Digue de 7 km construite pour protéger la ville de la mer, le Malecón est un lieu très populaire de La Havane où les Cubains aiment se promener et se retrouver.

¹¹ Jesús Díaz, *op. cit.*, page. 83.

A son arrivée, trois agents du Département de la Sûreté de l'Etat au ministère de l'intérieur le cueillent à l'aéroport et le soumettent à un interrogatoire. Sa décision de revenir à Cuba semble si improbable qu'il est soupçonné d'être un espion à la solde des États-Unis. Ses amis, quant à eux, pensent qu'il fait peut être partie de la Sûreté et doutent de ses intentions. Plus rien ne justifie son retour puisqu'en son absence, sa femme l'a remplacé dans son cœur et dans son lit. N'ayant plus de logis, il cherche momentanément refuge sous le toit familial où sa sœur Stalina, elle-même, lui fait part de sa désapprobation.

C'est alors qu'un concours de circonstances va lui permettre de reprendre le chemin de Miami via les airs cette fois-ci et surtout de son plein gré. Il a, en effet, obtenu de représenter Cuba lors d'un congrès d'orthodontie à Mexico comme récompense pour « l'héroïsme dont il avait fait preuve en résistant aux pirates de la mer, en refusant de demander l'asile politique aux États-Unis et en rentrant volontairement à Cuba. »¹²

Le contexte de soupçons et de brimades qu'il subit depuis son retour lui font comprendre qu'il n'a plus sa place à Cuba. Peu à peu, l'exil s'impose à lui comme une évidence inéluctable. Pendant le congrès, il fausse compagnie à ses confrères, sollicite l'aide d'un « ami » de sa sœur pour passer la frontière et prendre un avion pour Miami où son frère le cachera pendant une semaine sur sa terrasse avant de l'abandonner sur un radeau au large des côtes américaines.

Ce roman est construit sur des paradoxes très subtils. Il pourrait sembler léger de part l'humour ou la dérision des situations rocambolesques ou comiques de certains personnages hauts en couleur. Il est en réalité très profond et aborde des sujets graves comme la politique intérieure et internationale, la complexité des rapports migratoires entre Cuba et les États-Unis, la pénurie économique accompagnant la Période Spéciale et les rationnements imposés par l'embargo, les suspicions troublant les relations sociales et surtout l'exil avec ses conséquences psychologiques sur les individus et leur famille.

Les accords et désaccords migratoires entre l'île et les États-Unis s'inscrivent dans une longue histoire conflictuelle dès lors que Cuba a revendiqué une indépendance effective. Coups bas et ripostes se sont enchaînés de part et d'autre afin de défendre des intérêts politiques et stratégiques. Cependant, si l'on considère la situation à la mesure du quotidien, ce sont bien les conditions de vie du peuple cubain qui s'avèrent profondément affectées par cette confrontation idéologique.

Depuis son exil politique, Jesús Díaz, met en récit les contradictions d'un système qu'il a longtemps soutenu. Toutefois, il ne le fait pas de façon simpliste. En choisissant Berlin et Madrid comme terre d'accueil au lieu de Miami, il ne bascule pas d'un camp à l'autre. Il est libre de montrer aussi les dérives de la société américaine, et notamment les problèmes identitaires qui se posent aux Cubains qui tentent de s'intégrer à la société des États-Unis.

¹² Ibid., page. 161.